

Yamina Benahmed Dahou



Poule D

YAMINA BENAHMED DAHO

Poule D

roman

l'arbalète gallimard

l'arbalète

collection dirigée par
Thomas Simonnet

© Éditions Gallimard, 2014.

En couverture : Sac de sport et son contenu.

Photographies : Catherine Hélié / Éditions Gallimard ; Ziga Lisjak / Getty Images.

1

Je chausse des escarpins dorés à bouts ouverts laissant apparaître mes ongles vernis de rouge la veille, j'accorde ma pince à cheveux à ma robe noire fleurie de pétales verts, puis j'empoigne, légère, le cartable usé renfermant une trousse et un cahier de texte 90 grammes qui n'ont pas démenagé de l'été.

Je traverse le périphérique exceptionnellement fluide du sud au nord en moins de vingt minutes – à peine le temps de goûter au café chaud dans la Thermos calée entre mes cuisses. J'accélère à l'entrée du tunnel du Landy, enclenche la cinquième et passe d'un coup d'index de France Inter à l'album bleu de Weezer. Je ralentis en sortant du tunnel pour aborder le long virage serré qui surplombe le Stade de France, monstre de verdure posé dans le paysage de goudron et de béton.

Sur le parking, cinq collègues – au masculin pluriel – sont réunis en cercle autour d'un arbre anorexique,

gobelet de café à la main, clope au coin de leurs bouches souriantes. Je fais coucou avant d'engager un créneau sur une des places situées à côté du jardin que les voisins du collège ont transformé en ferme.

Des oies blanches glanent en claudiquant des feuilles de salade et des rondelles de carotte éparpillées sur le sol terreux. Elles n'ont pas la grâce des oies blanches de Nils Holgersson. Leur plumage est poussiéreux, leur cul large et difforme, leur démarche boiteuse, leur cri fort aigu et effrayant d'agressivité, ce sont des oies du neuf-trois. Sur le toit du poulailler le chat prend le soleil. Pattes en rond, yeux mi-clos, oreilles raides et moustaches tendues comme le fil à linge au fond du jardin. En roi de la basse-cour, le chat étire son corps engourdi, descend l'échelle du poulailler avec décontraction devant le coq à la crête pâle et avachie que même les poules au plumage roux et sec ne regardent plus. Elles sont une dizaine, se déplacent groupées, frôlent le coq, s'arrêtent devant lui, le fixent une seconde – tête raide regard vif bec menaçant griffes plantées au sol – puis, hautaines, filent en se dodelinant dans un coin du jardin où elles caquettent en picorant des grains de maïs et des déchets alimentaires.

Aux élèves de sixième rangés dans la cour – armée de bébés déséquilibrés par le poids du cartable – je dis bonjour avant de leur tourner le dos et de les précéder

pour les guider vers une salle du premier étage. Ni mariée, ni pacsée, ni en couple, ni rien du tout, je me présente pourtant comme une Madame. Le disant, j'écris mon nom en majuscules au tableau pour que les élèves complètent la case professeur de français dans leur carnet de correspondance. La tête discrètement placée au-dessus de leurs épaules crispées, je constate sans corriger les variations orthographiques de mon nom compliqué.

Je leur demande d'écrire l'alphabet en minuscules et en majuscules sur une feuille de brouillon portant leur nom et leur prénom que, pour une bonne dizaine, j'ai déformés en faisant l'appel. Majid s'arrête à la lettre P, Jason réinvente l'ordre des lettres J, Q, X, Y, Z, la graphie de certains est tellement illisible que j'ignore s'ils maîtrisent l'alphabet. Je les invite ensuite à venir se présenter au tableau. Vous pouvez dire absolument ce que vous voulez.

Luc est un garçon gentil mais il faut pas le chercher sinon il peut aussi être méchant, il est dingue de maquettes d'avions et du Barça, c'est pour ça qu'il a mis le jogging du club aujourd'hui, il aime plus les maths que le français parce que la lecture, bof. Ceyhan, sourcils broussailleux et yeux clignotants, ne connaît personne parce qu'elle vient d'arriver en banlieue, avant elle habitait à Paris, près de la Chapelle, elle trouve que ça change pas trop. Paul-Andrew aime bien poser

des questions mais faut pas s'inquiéter si on comprend pas vu que c'est des idées vachement compliquées qui passent dans sa tête des fois. Shean espère que cette année on va pas trop l'interroger parce qu'il aime pas parler. Ilesanmi a douze ans et demi, a redoublé son CP parce qu'il savait pas trop bien lire. Fang-Yin a oublié qu'est-ce qu'elle voulait dire à la classe, je peux retourner à ma place? Channa, robe à pois bleus et ballerines scintillantes, s'avance vers le tableau avec la démarche d'une mini-miss, dit bonjour tout le monde – sa voix est molle et sucrée comme une friandise – elle adore le chant, la danse, le soleil et le français, surtout la conjugaison et l'orthographe. Médi achève le tour des présentations, s'étire avant de traverser les rangées en traînant les pieds, s'adosse au mur, mange la classe du regard et, d'un ton souverain comme s'il s'adressait au monde entier, déclare : j'aime pas l'école, j'ai jamais aimé ça et je crois que je vais pas du tout du tout du tout aimer le collège parce que les récrés elles sont plus courtes qu'en CM2 alors ça veut dire que je pourrai moins jouer au foot, dans ma vie y a que le foot qui compte.

C'est au ralenti qu'au retour je m'enfonce dans le tunnel du Landy – indice que le périphérique est saturé. Il me faut environ une heure pour rejoindre la porte de Vincennes, où se trouve le cabinet de mon médecin généraliste qui consulte sans rendez-vous. J'en sors à 18h40 avec un certificat confirmant que je suis en pleine santé. Mais j'en doute, j'ai trente-deux ans, toujours un peu mal quelque part, je sais bien qu'il sera plus difficile de faire du sport maintenant qu'à quatorze ans.

Je faisais de la natation à cet âge et ce n'était pas grâce à Laure Manaudou. Elle est née en 86, moi en 79. J'avais choisi de nager en club parce que j'aimais l'eau. Johnny Weissmuller aussi. Je voulais, j'espérais nager bien, vite et avec du style. Comme Tarzan. Pendant quatre ans, j'ai appris à nager dans un maillot de bain dont la marque Arena m'assurait une certaine distinction, une heure trente, deux fois par semaine,

assidûment, sans souffrir d'aucune blessure, sans gagner une seule médaille. J'admirais aussi Nadia Comaneci et son *perfect ten bars* aux jeux Olympiques de 1976, exploit passé en boucle dans de nombreuses émissions et retracé dans le film *Nadia* multirediffusé sur M6. Je voulais lui ressembler alors je me suis inscrite, les cheveux séparés en deux couettes nouées par un ruban rouge, à l'UNSS gymnastique au collège. Le mercredi après-midi, je montais sur les agrès aveuglément et tordais mon corps sans éprouver la moindre douleur. À l'adolescence, mon corps est un ami. Tolérant, disponible, résistant, je peux compter sur lui.

À vingt-huit ans, après quelques footings en forêt par-ci et des plongeurs au lac par là-bas, je me suis remise à nager. Seule, trois à quatre fois par semaine, une demi-heure, rarement davantage. Surtout, je glandais dans l'eau, j'explorais le fond du bassin, je faisais l'étoile de mer, j'imitais le poisson, j'écoutais les mouvements des nageurs.

Deux ans plus tard, à Orléans, j'ai repris la gymnastique dans un club qui permettait à des volontaires sans limite d'âge, chose très rare, de pratiquer les agrès. Une fois par semaine, un entraîneur nous accompagnait. Aucun but compétitif, décontraction totale. On se moquait volontairement de la raideur de nos corps, on exagérait même nos maladresses pour être moins ridicules, moins humiliés, comme l'ado moche fait

semblant de rire au douzième râteau qu'il vient de se prendre en pleine gueule boutonneuse. Quinze ans que je n'avais plus pratiqué la gymnastique, je devais réapprendre tous les gestes, repenser toutes les techniques. Malgré ma bonne volonté et le plaisir que je prenais à grimper sur les agrès, je peinais. Je peinais à effectuer gracieusement une roue en sortie de poutre avant de faire un salto sur le trampoline, à m'élancer pour passer le saut de cheval et retomber dans la profonde fosse en mousse jaune. Et, chose nouvelle, j'avais peur. Pour annuler la sensation de vertige qui me freinait devant la fosse, Paul, l'entraîneur, m'avait demandé de me tenir debout sur le saut de cheval et de me laisser tomber en arrière bras croisés sur les épaules. J'ai hésité, Paul m'a dit n'aie pas peur, j'ai soufflé et j'ai ressenti un moment de légèreté quand mon corps a flotté dans le vide pendant une demi-seconde avant de rebondir mollement dans la mousse. J'ai recommencé, plusieurs fois, et quand Thomas, vingt-cinq ans, étudiant en communication, a plongé dans la fosse comme dans une piscine, Paul a dit allez ça suffit faut passer à de vrais exercices maintenant. Thomas et moi nous sommes dirigés vers le trampoline où Arnaud sautait assis sur les fesses. Paul nous a laissés jouer quelque temps avant d'imposer un enchaînement chandelle-saut carpé qu'on a tous réalisé n'importe comment. À la fin de la saison, personne n'avait progressé, mais ce n'était pas le but.

Moi encore moins que les autres parce que, régulièrement, j'avais des crampes, de légères contractures musculaires ou des déchirures.

À trente ans, c'était devenu physiquement plus difficile qu'à quatorze. À trente-deux, ma vieille, ce sera loin d'être gagné. D'autant qu'une autre difficulté surgit, technique, celle-ci : je n'ai jamais pratiqué que des sports individuels. J'ai choisi cette année un sport d'équipe parce que, mon corps devenu paresseux, je ne lui fais plus confiance. En reprenant la natation, j'éviterais la piscine en hiver pour cause de froid, de fatigue, de douche tiède, de jambes pas épilées. Je jouerais bien encore à Nadia sur les agrès mais aucun club proche de chez moi ne le propose à des gens de mon âge. Je pourrais me contenter d'un ou deux footings par semaine, mais je me soupçonne de renoncer à courir dans le bois de Vincennes quand la nuit tombera tôt. Un sport collectif me permettra donc de compter sur l'élan de l'équipe pour surmonter la fatigue et ne pas céder à de basses stratégies d'évitement.

Cet été, j'ai éliminé les sports co qui ne font pas rêver. Soit le basket parce que c'est un sport antidémocratique qui exclut les petits donc moi ; le badminton parce que le sport en salle c'est étouffant ; le volley, ça fait mal aux mains ; le hand parce que c'est beaucoup trop endurant. Le rugby, j'aurais pu tenter mais je connais très mal les règles. Donc, le foot. Je ne sais rien

faire avec mes pieds mais j'ai toujours aimé ce sport longtemps réservé aux garçons et cet amour pour lui me rendra fidèle aux entraînements, même l'hiver.

L'annuaire en ligne propose un club de foot féminin situé au sud de Paris et plutôt séduisant si l'on en croit les photos du site internet. Au Paris Université Club, les filles portent des maillots violet et blanc seyants, tapent dans le ballon sur des terrains verts comme à la campagne. Seule la citation d'Albert Camus «Ce que finalement je sais de plus sûr sur la morale et sur les obligations des hommes, c'est au Football que je le dois» me laisse perplexe, l'enchaînement des mots «sûr sur» aussi, la majuscule à football surtout. Le foot n'est pas une affaire morale, c'est une affaire de pieds, de jonglages, d'amortis-poitrine, de têtes plongeantes, de dribbles instinctifs, de lucarnes, de coups du scorpion, de passes décisives, de papinades et de panenkas. Le foot se joue les pieds dans l'herbe, à ras de terre, pas dans le ciel des valeurs, Albert. Au mail envoyé la matinée du 20 août, le secrétaire du PUC explique que le club n'est plus ouvert aux nouvelles licenciées, faute de place.

De mots-clés approximatifs en clics hasardeux, je découvre l'adresse d'un club tout neuf. Dans sa réponse, le président Mario Alvarez précise que les entraînements ont lieu à Porte Dorée en semaine et les matchs à Vincennes le week-end. Le périmètre

géographique est parfait, j'imprime la demande de licence jointe. Le lundi 5 septembre 2011, je ferai mon entrée sur la pelouse synthétique du stade du Racing Féminin Football Club, équipe de district du Val-de-Marne, poule D.

Je n'ai dans mes armoires ni chaussures à crampons ni protège-tibias. Il me les faut pour le premier entraînement, lundi. Samedi 3 septembre, je me rends au centre commercial Bercy 2. À Go Sport, le rayon football occupe un tiers du magasin. Il y a tout, toutes les marques, tous les prix. Je ne suis pas une pro, je cherche un équipement discret. Je n'achèterai pas un maillot réplique du Barça, de toute façon il n'y a pas ma taille, XS. Je ne choisirai pas les Socks noires de Nike, de toute façon il n'y a pas ma taille, 34-36. Je ne prendrai pas le superbe modèle de chaussures Adidas, crampons moulés noir et rouge vernis, pas ma taille. Les shorts glissent sur mes hanches et il y a une gênante doublure de slip masculin cousue à l'intérieur. Je suis au rayon football, en face d'équipements colorés et d'accessoires scintillants réservés aux hommes, je pleurerais si je n'étais pas une femme. Je pleurerais si, au bout du rayon, il n'y avait pas ces chaussures pour

des garçons de treize ans qui me vont et me plaisent : Nike Tiempo FG AH 11, crampons moulés noirs, virgule orange sur le côté extérieur de la chaussure de taille 36, basique et discrète.

Je me demande si je dois acheter des gants de gardienne de but, au cas où. Ceux-là, faits pour des mains d'enfants, sont à ma taille. Mais les doigts y sont à l'étroit. Et ça gratte. Je n'ai de toute manière pas envie d'être goal. Pas envie d'être dans les cages, déjà qu'on finira dans un cercueil. Pas envie de porter la responsabilité de l'échec de l'équipe en laissant passer un ballon dans les filets. Pas envie de souffrir comme Barbosa, le gardien brésilien qui s'est pris un but à la soixante-dix-neuvième minute de jeu lors de la finale de la coupe du monde en 1950 contre l'Uruguay. Le peuple lui en a beaucoup voulu, longtemps. Si, juste après le but, un cratère s'était ouvert devant moi, j'aurais plongé dedans. Je suis à bout. Ça fait quarante-sept ans que je purge ma peine, avait confié Barbosa. Pour se refaire, il a joué un peu au Vasco, il a ensuite travaillé comme jardinier au Maracana, le stade même où l'Uruguay a vaincu le Brésil, et puis il est devenu alcoolique.

À l'entrée du vestiaire numéro 6, Mario m'accueille d'une poignée de main souple et dynamique, puis il me présente Bernard, filet de ballons et plots triangulaires à ses pieds. Bernard, président et entraîneur, précise-t-il en le désignant de l'index. Mario, vice-président et second entraîneur, index replié et pouce pointé vers son thorax. Non, n'importe quoi, c'est moi, Mario Alvarez, qui suis le président du Racing Féminin Football Club. Mais je serai aussi le second entraîneur. Bernard Février, lui, c'est l'entraîneur de l'équipe et il est aussi le vice-président du club. Je remets à Mario président et second entraîneur deux photos d'identité, mon acte de naissance, le formulaire de licence complété et le certificat médical.

Dans le vestiaire silencieux quelques filles sont changées, se changent ou s'apprêtent à. Nous ne sommes pas onze. Je salue timidement les filles en me présentant par mon surnom, Mina. On ne se fait pas de double

bise, pas encore. À chaque prénom parvenu à mes oreilles, j'essaie de retenir le visage correspondant, ce serait plus facile avec un trombinoscope comme on en fait au collège. Marina, Jeanne et Chloé accompagnent leur présentation d'un discret « bonjour » ; Anita, Frédérique et Gisèle y ajoutent un sourire ; Alexandra tire son sac vers elle pour me libérer une place sur le banc ; Madeleine me demande si par hasard je n'aurais pas un élastique. Je lui tends un nœud violet abîmé dans lequel elle enroule d'un geste souple sa chevelure blonde, colorée me semble-t-il.

À l'humidité et à l'odeur qui l'enveloppent, je devine que la pièce a récemment été occupée par un groupe, une classe. Sous le Velux encore embué, j'enfile ma nouvelle tenue, fière comme l'élève le jour de la rentrée. Équipée en footballeuse, je me lève avec l'impression de voir le monde autrement, de plus haut. Un mètre cinquante-huit + un centimètre : l'effet des crampons.

Derrière la porte coupe-feu qui claque quand je lâche la poignée, Mario et Bernard parlent comme des gens qui apprennent à se connaître. Ça va, c'est pas trop long le trajet pour venir ici ? Parce que t'habites à l'opposé si je me souviens. Ouais mais je travaille dans une boîte au sud de Paris alors je viens directement, répond Bernard. Ah oui, du coup c'est pratique.

Le couloir qui mène au terrain synthétique est un long tube dans lequel résonne le claquement de mes